



HAL
open science

Béryte dans le grand commerce méditerranéen

Dominique Pieri

► **To cite this version:**

Dominique Pieri. Béryte dans le grand commerce méditerranéen. Topoi Orient - Occident, 2007, suppl. 8, pp.297-327. halshs-00282098v1

HAL Id: halshs-00282098

<https://shs.hal.science/halshs-00282098v1>

Submitted on 26 May 2008 (v1), last revised 30 Nov 2018 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BÉRYTE DANS LE GRAND COMMERCE MÉDITERRANÉEN

Production et importation d'amphores dans le Levant proto-byzantin (V^e-VII^e s. ap. J.-C.).

Dominique PIERI

Université Paris I Panthéon-Sorbonne
UMR 8167 – Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance – Collège de France

Les nouvelles données archéologiques, rendues aujourd'hui disponibles par la publication des premiers résultats issus des nombreuses fouilles de sauvetage, nous invitent à reconsidérer l'histoire byzantine de Beyrouth¹. Les études de céramiques n'échappent bien évidemment pas à cette dynamique et offrent une vision inédite de l'importance et de la prospérité de la cité aux V^e-VII^e siècles, qui se dessine plus nettement à nos yeux grâce à l'examen de la production et des échanges de biens transportés en amphores.

Les amphores présentées dans cette communication sont issues des fouilles de l'Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient, réalisées lors du vaste programme de reconstruction du Centre-ville de Beyrouth qui a eu lieu après la fin de la guerre civile libanaise. Les deux chantiers français – Bey 002 et Bey 026, situés au cœur de la ville antique, ont été placés entre 1993 et 1997 sous les directions successives de Patrice Lenoble et Catherine Aubert². Les résultats obtenus à partir du matériel amphorique proviennent uniquement des données issues de Bey 002, les plus avancées à ce jour. Sans entrer ici dans le détail de ce chantier complexe et afin de retracer clairement les grandes lignes du développement urbain, il est à noter qu'à l'époque hellénistique un quartier d'habitation, constitué de maisons assez modestes, s'installe dans le secteur Bey 002. Ce quartier se maintient quasiment en l'état durant la période romaine impériale avec quelques aménagements ou remaniements qui n'affectent pas l'organisation générale et la trame urbaine. C'est durant l'époque romaine tardive, entre la fin du IV^e s. et le milieu du V^e s., que des changements importants interviennent (Fig. 1). Cet îlot de bâtiments semble alors quelque peu changer de vocation. S'il demeure toujours résidentiel, composé de cellules d'habitations, de rues et de réseaux d'adductions d'eau, il semble qu'il faille le mettre en rapport avec une zone toute proche, *la zone des églises*, site probable du groupe épiscopal. Ce qui permet de le penser, c'est la présence d'éléments de mobiliers retrouvés sur la fouille et qui ont une connotation fortement religieuse comme par exemple des *unguentaria* estampillés habituellement utilisés dans la liturgie, un *polykandelon* en bronze, une table d'autel ou encore des sols mosaïqués dont les styles semblent empruntés à ceux utilisés dans les églises. Cette constatation se vérifie sur le chantier voisin, Bey 004, duquel proviennent des pièces et fragments de mobilier ecclésiastique qui également viennent conforter la vocation de ce secteur³. Il faut donc considérer les restes de bâtiments repérés sur Bey 002 comme appartenant à un quartier vraisemblablement lié au groupe épiscopal situé à proximité.

¹ Sur les rapports de fouilles du Centre-ville de Beyrouth, voir *Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaises (BAAL)* 1-4 et *National Museum News* 4-5.

² C. AUBERT, « Bey 002. Rapport préliminaire », *BAAL*, 1, 1996, p. 60-97.

³ M. SAGHIEH, « Bey 004. Zone des Eglises », *BAAL*, 1, 1996, p. 36-59. L. ZUHEIRI, « Bey 004. Bronzes », *BAAL*, 3, 1998-1999, p. 147-155.

Les conclusions présentées ici découlent des études sur le matériel amphorique tardif. Elles sont encore préliminaires et demandent à être validées par la publication générale sur le mobilier romain, byzantin et médiéval des fouilles françaises du Centre-ville de Beyrouth⁴.

Plusieurs questions se sont posées préalablement à cette étude. Il fallait savoir si Beyrouth, ville portuaire, s'insérait dans le système du grand commerce maritime comme le sont certaines villes portuaires du bassin oriental de la Méditerranée telles qu'Alexandrie, Gaza-Maoumias ou Antioche-Séleucie. On se devait de tenter une définition des modalités d'approvisionnement et la nature des denrées transportées. Enfin, il était primordial d'évaluer l'impact sur les échanges commerciaux de la catastrophe naturelle survenue le 6 juillet 551, à savoir un tremblement de terre suivi d'un raz-de-marée, dont les fouilles récentes montrent des traces, et qui, au dire des textes anciens, ont ravagé la ville toute entière et l'ont plongé dans un profond marasme économique⁵.

Du point de vue de la typologie de ces amphores, il faut savoir que des progrès spectaculaires ont été réalisés ces toutes dernières années. Nous commençons à les connaître de mieux en mieux, qu'il s'agisse de leur évolution typologique, de leur place dans les mouvements d'échange commerciaux ou de la détermination de leur origine. Et c'est dans ce contexte d'amélioration des connaissances que le matériel de Beyrouth prend une place importante car actuellement nous ne disposons quasiment pas de données quantifiables sur les échanges commerciaux à partir des grands sites orientaux à l'exception de quelques données nouvelles mais sporadiques comme à Alexandrie par exemple.

Quelques observations peuvent d'ores et déjà être réalisées. Premièrement, les niveaux, dans lesquels ont été recueillis les fragments d'amphores protobyzantines, fournissent des datations relativement récentes, comprises entre le milieu du V^e et le milieu du VII^e s. En effet, peu de contextes du IV^e s. et de la première moitié du V^e s. sont attestés sur la fouille BEY 002. Cela tient au fait, que les remaniements importants du quartier datent principalement de cette époque, et qu'ils ont eu pour conséquence la destruction quasi-systématique des couches tardives plus anciennes. Ces remaniements sont vraisemblablement imputables à la construction à partir de 448 du groupe épiscopal par l'évêque Eusthate⁶. Deuxièmement, le matériel amphorique trouvé à Beyrouth représente une masse considérable. Il n'est pas encore possible de fournir le détail des quantifications et les données sur les répartitions en fonction des zones d'origine mais il s'agit d'un matériel très diversifié. Le répertoire des formes d'amphores de Méditerranée orientale est particulièrement complet à Beyrouth. On y retrouve l'intégralité des formes individualisées par John Riley, auteur en 1982, de la première typologie sur ces amphores, les fameuses *Late Roman Amphoras*, mais également des types nouveaux, récemment mis en évidence grâce aux études menées en particulier à Beyrouth⁷.

⁴ Publication en préparation sous la direction de D. Pieri.

⁵ AGATHIAS, *Histoire*, PG, 88, II, col. 1359-1360. MICHEL LE SYRIEN, *Chronique*, II, p. 244 (éd. Chabot, Paris, 1901). J. PLASSARD, « Crise séismique au Liban du IV^e au VI^e siècle », *MUSJ*, 44, 1968, p. 10-20. SAGHIEH, *op. cit.*, p. 31-33. M. SAGHIEH, « Evidence of Earthquakes in the Current Excavations of Beirut City Centre », *NMN*, 5, 1997, p. 15-20.

⁶ F. ALPI, « Un regard sur Beyrouth byzantine (IV^e-VII^e s.) », *ARAM*, 13-14, 2001-2002, p. 319-320.

⁷ P. REYNOLDS, « Pottery Production and Economic Exchange in the 2nd Century Berytus : Some Preliminary Observations of Ceramic Trends from Quantified Ceramic deposits from Anglo-Lebanese Excavations in Beirut », *Berytus*, 43, 1997-1998, p. 35-110. P. REYNOLDS, « The Beirut Amphora Type, 1st Century BC – 7th Century AD : an Outline of its Formal Development and Some Preliminary Observations of Regional Economic Trends », *RCRF*, 36, 2000, p. 387-395. P. REYNOLDS, « Beirut in the Byzantine Period : 4th-7th centuries ». In : C. BAKIRTIS (éd.), *De Rome à Byzance ; de Fostat à Cordoue : évolution des faciès céramiques en Méditerranée (V^e-IX^e siècles)*. Actes du VII^e congrès international sur la céramique médiévale (Thessalonique, 11-16 octobre 1999), Athènes, 2003, p. 536-544.

1. Chypre

La première amphore, quantitativement la mieux représentée, est l'amphore *Late Roman Amphora 1*. Ce caractère hégémonique, une nouvelle fois observé à Beyrouth, est désormais commun à l'ensemble de la Méditerranée puisque cette amphore est présente sur tous les sites de consommation de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Age, entre le début du V^e s. et le milieu du VII^e s. C'est une amphore qui a connu un tel succès commercial qu'on la retrouve jusque dans les endroits les plus reculés, en Grande-Bretagne, dans les oasis du sud égyptien, et en Extrême-Orient.

Des progrès importants ont été réalisés ces dernières années sur la connaissance de cette amphore que ce soit sur son origine, sa datation ou son évolution morphologique⁸. Du côté typologique, nous percevons assez clairement l'évolution générale de la lignée (Fig. 2) : à la fin du IV^e et durant le V^e s., nous rencontrons une variante principale appartenant à la première génération de la lignée (LRA 1A) et caractérisée par des exemplaires présentant un col étroit et une embouchure resserrée. La deuxième variante des VI^e et VII^e s., LRA 1B, remplace le type LRA 1A et se distingue par des exemplaires à large embouchure. Ces groupes principaux sont accompagnés de sous-modules, de faible contenance.

Sur le chantier BEY 002, en raison de la présence limitée de contextes datés du IV^e et du V^e s., la variante LRA 1B est majoritairement représentée, bien attestée encore dans les niveaux du milieu du VII^e siècle (Fig. 3-4).

Nous connaissons plusieurs sites de production de LRA 1 puisqu'une quinzaine d'ateliers ont été pour l'heure repérés. Ils se répartissent sur une vaste zone intégrant la côte méridionale de la Turquie, Chypre et Rhodes⁹, mais seuls deux ateliers chypriotes ont été fouillés à Paphos et à Ziggy¹⁰. Plus généralement, malgré quelques avancées dans la connaissance des structures des centres producteurs, le statut des ateliers reste encore largement méconnu. En effet, si les relations entre la production céramique et celle des biens destinés à être transportés en amphore peuvent être appréhendés, tout du moins globalement, on ne parvient pas encore à discerner précisément l'organisation des ateliers céramiques et leur intégration aux structures productives. Rien ne permet encore de dire s'il s'agit d'établissements privés, publics ou ecclésiastiques, si ils existent sous forme de complexes, à l'intérieur ou en dehors des villes. Le rendement nous est également inconnu et peut avoir été aussi divers que les implantations de potiers retrouvés, et pour lesquelles aucune unicité de fonctionnement et d'organisation ne semble se dessiner, d'autant que les sites qui nous renseignent ne nous montrent en général qu'un aspect de la production : structures de cuisson, dépotoirs de rebus de cuisson, annexes... Au-delà des aspects manufacturés, il devient maintenant indispensable de pouvoir évaluer l'insertion de la production céramique dans le tissu économique urbain, régional voire provincial.

⁸ D. PIERI, *Le commerce du vin oriental à l'époque byzantine*. BAH, 171. Beyrouth, 2004 (sous presse).

⁹ J.-Y. EMPEREUR et M. PICON, « Les régions de production d'amphores impériales en Méditerranée orientale ». In : *Amphores romaines et histoire économique : dix ans de recherche*. Actes du Colloque de Sienna (22-24 mai 1986), Rome, 1989, p. 223-248.

¹⁰ S. DEMESTICHA, « The Paphos Kiln : Manufacturing Techniques of LRA 1 Amphoras ». RCRF, 36, 2000, p. 549-553. S. DEMESTICHA, « Amphora production on Cyprus during the Late Roman Period ». In : C. BAKIRTIS (éd.), *De Rome à Byzance ; de Fostat à Cordoue : évolution des faciès céramiques en Méditerranée (V^e-IX^e siècles)*. Actes du VII^e congrès international sur la céramique médiévale (Thessalonique, 11-16 octobre 1999). Athènes, 2003, p. 469-476. S. DEMESTICHA et D. MICHAELIDES, « The Excavation of a Late Roman 1 Amphora kiln in Paphos ». In : E. VILLENEUVE et P.M. WATSON (éd.), *La céramique byzantine et proto-islamique en Syrie-Jordanie (IV^e-VIII^e siècles apr. J.-C.)*. Actes du colloque (Amman, 3-5 décembre 1994). BAH, 159, 2001, p. 289-296.

A Beyrouth, l'enjeu était de distinguer l'origine précise des LRA 1 retrouvées, entre les deux zones principales de production, Chypre et la Cilicie. Sur ce point, les données obtenues nous fournissent des renseignements nouveaux et importants qui au travers des éléments collectés, permettent d'analyser plus finement les échanges commerciaux.

Ainsi, il semble qu'après examen systématique des pâtes, la quasi totalité des exemplaires retrouvés à Beyrouth dans les niveaux de la seconde moitié du VI^e s. et de la première moitié du VII^e s., provient des ateliers chypriotes. En revanche, dans le même temps les importations de LRA 1 ciliciennes semblent disparaître presque totalement à Beyrouth¹¹.

Or, on remarque dans l'ensemble du bassin méditerranéen que, du V^e s. au milieu du VI^e s., la production des LRA1 se fait en Cilicie et que par la suite les amphores de cette région ne se retrouvent qu'en quantités anecdotiques, remplacées par des modèles identiques mais fabriqués à Chypre. Cette disparition d'une des amphores les plus diffusées au V^e s., et encore pendant la première partie du VI^e s., au profit d'une copie conforme fabriquée donc cette fois à Chypre pourrait trouver une explication dans les bouleversements qu'a connus la Cilicie, et Antioche en particulier, dès le milieu du VI^e siècle. Cette affirmation se nourrit de l'importance reconnue du trafic de vin en LRA1 dans toute la Méditerranée durant le V^e s. et jusqu'à la première moitié du VI^e siècle. Il n'est pas concevable qu'une région qui a acquis richesse et notoriété grâce à la fabrication et à la distribution à une telle échelle d'un produit, cesse de le commercialiser sans grave raison. Et en effet, on retrouve une succession de catastrophes et d'événements dramatiques puisqu'au tremblement de terre majeur de 526 et aux épidémies de peste récurrentes, font suite les campagnes guerrières menées par les Perses Sassanides, qui finiront par prendre la ville en 540 sous le commandement de Chosroes I^{er}. A l'issue de cette défaite, la ville sera détruite, de même que son tissu économique et artisanal proche. Les guerres se poursuivront jusqu'en 562 avec d'autres cités importantes comme Edesse, Bérée, Soura, assiégées et dévastées¹². La région est donc complètement sinistrée et exsangue¹³. Mais le redéploiement de la production des LRA1 à Chypre, où l'on observe une véritable similitude de technique tendrait à montrer qu'il ne s'agit pas de simples formes copiées. Il n'existe pas de modifications notables, ce qui pourrait conduire à penser que les artisans ciliciens se sont eux-mêmes déplacés et continuent leur activité sur le sol chypriote. Il semblerait que la filière vinicole chypriote ait non seulement bénéficié du déclin de son riche voisin, mais ait également tiré profit de la maîtrise technique de Ciliciens qui implantent alors peut-être leur activité sur un territoire qui offre une bonne situation par rapport aux axes commerciaux et qui a l'avantage d'être moins sujet aux perturbations que leur terre d'origine.

Dans le même temps, on note une modification des aires de distribution des LRA1. Les productions de Cilicie étaient massivement exportées vers l'Ouest de l'Empire jusqu'au début du VI^e siècle. Or avec le déclin de cette région, on assiste non seulement à une réimplantation des zones de production mais aussi de distribution. Les « ateliers-relais » de Chypre semblent

¹¹ Ces observations devront être vérifiées prochainement, un programme d'analyses physico-chimiques ayant été mis en place entre la mission de Beyrouth, le CNRS libanais et la Maison de l'Orient Méditerranéen de Lyon.

¹² Dès 572, les guerres des Perses contre l'empire reprennent. Bien qu'elles soient séparées par des trêves, elles constituent un danger constant et donnent lieu à des invasions accompagnées de prises de villes (Apamée), de pillages (faubourgs d'Antioche ravagés) et même de déportations. Une nouvelle confrontation eut lieu entre 602 et 629 qui conduisit à l'invasion par les Perses de l'Asie Mineure et à l'occupation de la Syrie et de la Palestine. Clive Foss a montré, à partir de l'exemple de vingt villes d'Asie Mineure, l'impact désastreux de l'invasion perse sur cette région au début du VII^e s., favorisé par un système politique et économique déjà très affaibli (C. FOSS, « Archaeology and the Twenty Cities » of Byzantine Asia », *AJA*, 81, 1977, p. 469-486).

¹³ G. TATE, *Les campagnes de la Syrie du Nord du II^e au VI^e siècle. Un exemple d'expansion démographique et économique à la fin de l'Antiquité*, *BAH*, 133. Beyrouth, 1992, p. 335-342. J.-P. SODINI, « villes et campagnes en Syrie du Nord : Échanges et diffusion des produits d'après les témoignages archéologiques ». In : *Models of Regional Economies in Antiquity and the Middle Ages to the 11th Century*. Louvain, 1990, p. 72-83. C. MORRISSON et J.-P. SODINI, « The Sixth-Century Economy ». In : A.E. LAIOU (éd.), *The Economic History of Byzantium*, *DOS*, 39, 2002, p. 171-220.

alors destiner essentiellement leur production plus au Sud et à l'Est, vers des marchés demeurés stables¹⁴ : la Palestine, l'Égypte¹⁵, l'Arabie Heureuse et le royaume d'Aksoum. Plusieurs facteurs sont à mettre en relation avec l'essor économique de Chypre à partir de la fin du VI^e s., vu au travers de la production des LRA1. Tout d'abord, il convient de noter qu'avant cette date, on ne retrouve pratiquement pas d'amphores chypriotes sur les sites de consommation méditerranéens. Elles font brusquement leur apparition lorsque disparaissent les LRA1 ciliciennes. Comme nous l'avons souligné plus haut, le déclin économique de la Cilicie et en particulier l'effondrement d'Antioche jusqu'alors centre économique névralgique, peut être une explication convaincante. Mais il semblerait que Chypre ait également bénéficié de la position qui lui a été offerte par l'institution du *Questura Exercitus* de Justinien qui crée un poste de préfet, probablement basé à Samos, chargé de l'approvisionnement des armées et de la gestion de la production de cinq provinces « réquisitionnées » (Chypre, Carie, îles égéennes, Scythie, Moesie). Si cette décision administrative et militaire ne semble pas avoir eu d'incidence immédiate sur le dynamisme économique de Chypre, en revanche, dès le début du VII^e s., on assiste à une diffusion sans précédent des LRA1 chypriotes en Méditerranée orientale. Il est vraisemblable, qu'à cette période, Chypre au travers du *Questura Exercitus*, participe activement à l'effort de guerre en fournissant les armées d'Héraclius en vin, comme en témoigne le chargement de l'épave Yassi Ada 2, dont le naufrage est daté autour de 625, et qui comprenait environ 900 amphores, destinées vraisemblablement à l'approvisionnement des troupes byzantines en opération contre les Perses¹⁶. Cette implication de Chypre dans la fourniture aux armées se retrouve également sur de nombreux sites de garnisons frontalières, ce qui tendrait à montrer que le vin transporté en LRA1 fait partie des produits de consommation courante des troupes, où qu'elles se trouvent, comme par exemple sur les établissements militaires d'Emporio, d'Upper Zohar, de Castel Iatrus, de Gradiste, d'Ovec, d'Onhezmos, de Sacidava et de Sucidava¹⁷. L'Empire, par le biais du *Questura Exercitus*, réquisitionne une partie de la production de vin chypriote, ce qui représente un volume d'échanges important. Cependant, les LRA1 retrouvées sur des sites de consommation urbains en Méditerranée orientale, comme à Beyrouth, viennent démontrer que la diffusion de ce vin aux civils se poursuit, que la fourniture des armées n'est pas l'unique motivation de la production et que le commerce maritime ne connaît pas la réduction drastique qu'on lui prête habituellement à cette époque.

Par ailleurs, il est intéressant de noter, qu'à une époque où les LRA1 ne sont quasiment plus jamais originaires de Cilicie, un auteur comme Isidore de Séville y fait vraisemblablement référence en les nommant toujours *Cilicienses*¹⁸, ce qui indique que, pour les occidentaux du

¹⁴ M. MUNDELL MANGO, « Byzantine maritime trade with the East (4th-7th centuries) », *ARAM*, 8, 1996, p. 139-163.

¹⁵ P. BALLETT, « Relations céramiques entre l'Égypte et Chypre à l'époque gréco-romaine et byzantine ». In : *Hellenistic and Roman Pottery in the Eastern Mediterranean - Advances in Scientific Studies, Acts of the II Nieborów Pottery Workshop (Nieborów, 18-20 December 1993)*, Varsovie, 1995, p. 163-178.

¹⁶ P.G. VAN ALFEN, « New light on the 7th. C. Yassi Ada Shipwreck : capacities and standard sizes of LRA 1 amphoras », *JRA*, 9, 1996, 210-213.

¹⁷ M. BALLANCE *et al.*, *Excavations in Chios 1952-1955. Byzantine Emporio*, BSA suppl. 20, 1989, pl. 25. Upper Zohar : R.P. HARPER, *Upper Zohar*, Oxford, 1995, pl. 25. B. BOTTGER, « Die Keramikfunde aus dem Kastell Iatrus und ihr entwicklungsgeschichtlicher Zusammenhang mit der spätantiken Keramik der Balkanländer », *Klio*, 48, 1967, pl. XIII. Z. GEORGIEV, « Gradiste. Une forteresse de la basse antiquité et de la haute période byzantine », *MAA*, 10, 1989, fig. 4. G. KUZMANOV, « Un complexe céramique paléobyzantin de la forteresse d'Ovec (Provaton) », *Bulletin du Musée National de Varna*, 10, 1974, pl. 1 et 2. K. LAKO, « Kështjella e Onhezmit », *Iliria*, 14-2, 1984, pl. II. C. SCORPAN, « Ceramica romano-bizantina de la Sacidava », *Pontica*, 8, 1975, pl. 3. D. TUDOR, « Sucidava III - Quatrième (1942), cinquième (1943) et sixième (1945) campagnes de fouilles et de recherches archéologiques dans la forteresse de Celei, département de Romanati », *Dacia*, XI-XII, 1945-1947, p. 145-208.

¹⁸ ISIDORE DE SEVILLE, *Etymologiae sive Origines*, XX, VI, 6.

moins, cette amphore et a fortiori son contenu, restent très fortement connotés de leur première origine. Ceci montrerait l'existence d'une véritable continuité dans la tradition de production de l'emballage mais surtout du cru. Les consommateurs ne perçoivent pas de différence notable dans le produit qui leur permettrait de le distinguer par son origine. Cet aspect vient à l'appui de l'idée selon laquelle les Ciliciens eux-mêmes seraient les acteurs de cette activité économique nouvelle pour Chypre mais inscrite dans une longue tradition pour la Cilicie.

2. Galilée, Judée, Palestine et Décapole

L'amphore oblongue *Late Roman Amphora 4*, appelée encore "de Gaza", se place au second rang des conteneurs les mieux représentées à Beyrouth entre le VI^e et le milieu du VII^e s. D'abord globulaire, cette amphore s'allonge et voit sa capacité augmenter au cours de son évolution entre le IV^e et la fin du VII^e s. (Fig. 5). Sur BEY 002, les exemplaires appartiennent aux variantes récentes de la forme (Fig. 6). Ils ont tous une pâte marron assez homogène, qui est la pâte la plus habituellement rencontrée pour ce type d'amphores. Elle a été produite sur côte de Philistie, dans une aire assez restreinte comprise entre Ashdod-Ascalon-Gaza¹⁹ et englobant peut-être aussi partiellement le Néguev et le *Pelusium*²⁰.

En troisième position, nous trouvons les amphores-sacs (*bag-shaped amphoras*), familières des archéologues travaillant au Proche-Orient. Cette catégorie concerne plusieurs séries d'amphores produites en Méditerranée orientale à partir du IV^e et jusqu'au X^e s. au moins (Fig. 7)²¹. A Beyrouth, quatre formes de ce groupe générique sont attestées, dont les aires de production sont identifiées pour le type 1 à Acre-*Ptolémaïs* et son arrière-pays, éventuellement Césarée, pour le type 2 à Beisan-*Scythopolis* et enfin pour le type 3 en Judée, probablement dans la région de Jérusalem, bien qu'aucun atelier ne vienne confirmer cette suspicion. La quatrième forme retrouvée correspond au type 5 de la typologie mais demeure très rare à Beyrouth

Le type 1 possède un corps piriforme et présente une argile très sableuse, orangée, contenant des inclusions de calcite et de quartz (Fig. 8.1-5). Comme il est fréquent à l'époque protobyzantine, le type 1 se décline également en un sous-module, de plus faible capacité. Cette amphore porte souvent un décor stylisé peint en blanc. Une interprétation propose de voir une *menorah* stylisée dans certaines compositions de ce décor²².

Le type 2, fait d'une argile dure et très fine, montre une surface grise. Le corps est approximativement de forme sphérique, mais légèrement plus haut que large. La présence de sous-module est excessivement rare. Cette forme est de toute façon assez faiblement représentée à Beyrouth, elle n'est présente que dans des niveaux de la fin du VI^e s. au milieu du VII^e siècle (Fig. 8.6-7). Il est intéressant de constater que sur les sites situés plus au sud et néanmoins assez proches, comme en Syrie du Sud (Bosra, Hit, ou Jérash), c'est ce type qui, à la même époque, est le mieux représenté parmi les *bag-shaped*.

Le type 3, très largement attesté à Beyrouth, puisqu'il est le type de *bag-shaped* le plus représenté, possède une argile sableuse, dont la couleur varie du orange vif au beige clair (Fig. 8.8-11). Le corps est de forme sphérique. Cette forme est très répandue puisqu'il s'agit de la

¹⁹ Y. ISRAEL, « Ashqelon », *ESI*, 13, 1993, p. 100-105. Y. ISRAEL, « Survey of Pottery Workshops, Nahal Lakhish - Nahal Besor », *ESI*, 13, 1993, p. 106-107. Y.Y. BAUMGARTEN, « Evidence of a Pottery Workshop of the Byzantine Period at the Foot of Tel Ashdod (Ad Halom Site) », *Atiqot*, 39, 2000, p. 69-74.

²⁰ S. SNAPE, « Pelusium (south) », *CCE*, 5, 1997, p. 103-108.

²¹ PIERI 2004, *op. cit.*

²² J. LANDGRAF, « Keisan's Byzantine Pottery ». In : J. BRIEND et J.-B. HUMBERT, *Tell Keisan (1971-1976). Une cité phénicienne en Galilée*. Fribourg, 1980, p. 51-83.

bag-shaped la plus fréquente sur les sites de consommation méditerranéenne à partir du VI^e siècle. On trouve en Egypte une amphore tout à fait similaire, mais de taille plus modeste, produite en Maréotide égyptienne, dans la région d'Abou Mina. Cette forme imitée, la *bag-shaped* type 4, est rare à Beyrouth, sauf en faibles quantités dans les couches les plus tardives, voire exclusivement omeyyades.

Le type 5, de très petite taille, est surtout caractéristique à Beyrouth des niveaux omeyyades²³. Au Liban, deux autres endroits nous fournissent des points de comparaison, Yanouh et Tell Arqa²⁴. Cette forme est originaire d'Egypte, de la moyenne vallée du Nil²⁵.

La détermination du contenu des *bag-shaped* reste complexe. Les *bag-shaped* destinées à l'exportation et donc celles retrouvées en Méditerranée occidentale sont manifestement vinaïres, la plupart étant poissées ou possédant un trou d'évent à la base du col. En revanche, une partie des emballages a pu servir localement à contenir d'autres denrées : fruits secs, fromage, légumes secs voire eau ou encore huile comme le mentionnent certains textes rabbiniques, citant les vases « havith », et qui semblent faire référence sous cette appellation aux amphores *bag-shaped* de Galilée. Il faut préciser que cet usage diversifié ne fait pas référence à une réutilisation des emballages, mais bien à un conteneur particulièrement bien adapté, par sa forme et sa contenance, au stockage domestique. Ceci rend difficile la détermination du contenu pour les exemplaires retrouvés à Beyrouth, pour lesquels on ne peut affirmer que le vin a été le contenu exclusif, contrairement à ce que l'on observe en Occident.

Cependant, il est à noter que pour la période omeyyade, les *bag-shaped* de type 2 retrouvées en Jordanie restent vinaïres, et ce malgré l'islamisation de la région²⁶.

En parallèle de la *bag-shaped* type 1, dans les mêmes ateliers et à la même époque, on produit une autre amphore, le type Agora M334. Cette coexistence de forme fait se demander quelle peut bien en être l'utilité, dans la mesure où ces amphores sont toutes deux vinaïres. De plus, sur les sites de consommation occidentaux les deux formes sont présentes. Or, si on étudie l'hypothèse qui veut que les décors peints, présents sur les *bag-shaped* et jamais sur les amphores carottes, représentent parfois peut-être des *ménorah* stylisées, on pourrait émettre l'idée que le produit transporté dans les deux types est le même mais à destination de deux communautés différentes. Les *bag-shaped* 1 décorés se retrouvant par ailleurs sur des sites dont les textes mentionnent la présence d'une communauté juive importante, comme à Marseille, Naples ou Rome²⁷. La forme *bag-shaped* associée à son décor caractéristique serait donc un emballage utilisé à destination d'une clientèle de religion juive. Les évidences restent faibles, mais néanmoins suffisantes pour ne pas écarter cette idée séduisante.

Enfin, la forme Agora M334, dont nous venons de parler, produite à Ptolémaïs et ses environs, est également retrouvée à Beyrouth. Cette amphore vinaïre en forme de carotte est présente en assez grande quantité. Elle se compose de deux variantes, qui se distinguent par la

²³ F. TURQUETY-PARISSET, « Fouille de la municipalité de Beyrouth (1977) : les objets », *Syria*, 59, 1982, p. 27-76.
P. REYNOLDS, « Pottery and the Economy in the 8th Century Beirut : an Umayyad Assemblage from the Roman Imperial Baths (BEY 045) ». In : C. BAKIRTIS (éd.), *De Rome à Byzance ; de Fostat à Cordoue : évolution des faciès céramiques en Méditerranée (V^e-IX^e siècles)*. Actes du VII^e congrès international sur la céramique médiévale (Thessalonique, 11-16 octobre 1999), Athènes, 2003, fig. 1 n° 15-16.

²⁴ Matériel en cours d'étude. A paraître dans *BAAL* 7.

²⁵ P. BALLETT (P.), « Un atelier d'amphores Late Roman Amphora 5/6 à Kôm Abou Billou (Egypte) », *Chroniques d'Egypte*, LXIX, 1994, p. 353-365.

²⁶ J.-B. HUMBERT, « Arguments chronologiques pour expliquer le déclin de Kirbet es-Samra et de Mafrâq : des jarres, du vin et des images ». In : E. VILLENEUVE et P.M. WATSON (éd.), *La céramique byzantine et proto-islamique en Syrie-Jordanie (IV^e-VIII^e siècles apr. J.-C.)*. Actes du colloque (Amman, 3-5 décembre 1994), *BAH*, 159, 2001, p. 149-161.

²⁷ D. PIERI, « Marchands orientaux dans l'économie occidentale de l'Antiquité tardive ». In : *Vivre, produire et échanger : reflets méditerranéens*. Mélanges offerts à Bernard Liou. Montagnac, 2002, p. 123-132.

lèvre et le fond et qui constituent une particularité de Beyrouth, mais ne sont pas contemporaines. La première version de cette amphore présente une lèvre en amande, un fond creux annelé alors que son évolution montre une lèvre à l'arête plus saillante et un fond moins marqué, simple prolongement du corps. Deux groupes de pâtes existent pour la première variante, l'une très sableuse tout à fait similaire à la pâte des *bag-shaped* type 1 et l'autre plus fine et compacte, de couleur rose orangé. Pour la seconde variante, une seule pâte semble exister, la pâte sableuse des *bag-shaped* 1. La variante 1 est présente dans des niveaux datés de la fin du IV^e et du milieu du V^e s. (Fig. 9), la seconde apparaissant alors et se retrouvant jusqu'au milieu du VI^e siècle.

3. Sinope et la côte méridionale de la Mer Noire

Tout d'abord, nous retrouvons à Beyrouth dans des proportions importantes une amphore, restée longtemps mystérieuse quant à son origine. La fouille récente d'ateliers en Turquie, sur les bords de la mer Noire, permet maintenant d'identifier ces productions comme originaires de Sinope (Fig. 10)²⁸. Souvent assimilées à tort aux LRA 1, les amphores sinopéennes tardives paraissent connaître une diffusion relativement importante au Proche-Orient où on la rencontre à Césarée²⁹, Mansur el-'Aqab³⁰, Beisan³¹, Tell Keisan³², Pella³³, Jérash³⁴, Mont Nebo³⁵, Chhîm³⁶, Qalat Seman³⁷, Sergilla³⁸, Dïbsi Faraj³⁹, Ras Ibn Hanî⁴⁰, Hit⁴¹,

²⁸ D. KASSAB TEZGÖR et I. TATLİCAN, « Fouilles des ateliers d'amphores à Demirci près de Sinope en 1996 et 1997 », *Anatolia Antiqua*, 6, 1998, p. 423-442.

²⁹ D. ADAN-BAYEWITZ, « The Pottery from the Late Byzantine Building (stratum 4) and its Implications ». In : L.I. LEVINE et E. NETZER, *Excavations at Caesarea Maritima 1975, 1976, 1979 - Final Report, QEDM*, 21, 1986, fig. 2 n° 4-5. M. PELEG et R. REICH, « Excavations of a Segment of the Byzantine City Wall of Caesarea Maritima », *Atiqot*, 21, 1992, fig. 13 n° 22.

³⁰ Y. HIRSCHFELD et R. BIRGER-CALDERON, « Early Roman and Byzantine Estates near Caesarea », *IEJ*, 41, 1991, fig. 5. R. CALDERON, « Roman and Byzantine Pottery ». In : Y. HIRSCHFELD, *Ramat Hanadiv Excavations*, Jérusalem, 2000, p. 133-135, pl. 20-21.

³¹ G.M. FITZGERALD, *Beth-Shan Excavations 1921-1923, The Arab and Byzantine Levels*, Philadelphie, 1931, pl. 31 n° 27.

³² J. LANDGRAF, « Keisan's Byzantine Pottery ». In : J. BRIEND et J.-B. HUMBERT, *Tell Keisan (1971-1976). Une cité phénicienne en Galilée*. Fribourg, 1980, fig. 26 n° 4. C. FLORIMONT, *Matériel céramique d'une fosse byzantine à Tell Keisân (EBAF)*, Paris, 1984, pl. 5 n° 1-2.

³³ P. WATSON, « Change in foreign and regional economic links, with Pella in the seventh century A.D. : the ceramic evidence ». In : *La Syrie de Byzance à l'Islam, VII^e-VIII^e siècles*. Actes du Colloque international (Lyon-Paris, 11-15 septembre 1990), Damas, 1992, fig. 10 n° 75.

³⁴ A.-M. RASSON et J. SEIGNE, « Une citerne byzantino-omeyyade sur le sanctuaire de Zeus », *Syria*, LXVI, 1989, fig. 12 n° 1. A. USCATESCU, *La cerámica del Macellum de Gerasa (Yaraş, Jordania)*, Madrid, 1996, fig. 42 n° 77. A. USCATESCU, « L'apport des fouilles du *macellum* (Jérash, Jordanie) à la connaissance des céramiques byzantines tardives de Gerasa ». In : E. VILLENEUVE et P.M. WATSON, *La céramique byzantine et proto-islamique en Syrie-Jordanie (IV^e-VIII^e siècles apr. J.-C.)*. Actes du colloque (Amman, 3-5 décembre 1994), *BAH*, 159, Beyrouth, 2001, fig. 3 n° 4.

³⁵ S.J. SALLER, *The Memorial of Moses on Mount Nebo II*, Jérusalem, 1941, pl. 145 n° 14.

³⁶ Observation personnelle. Je remercie Thomasz Waliszewski, directeur de la mission libano-polonaise de Chhîm pour m'avoir permis de consulter le matériel issu des campagnes de fouilles récentes.

³⁷ Observation personnelle. Publication en préparation.

³⁸ Observation personnelle. Matériel en cours d'étude pour publication.

³⁹ R.P. HARPER, « Athis-Neocaesarea-Qasrin-Dïbsi Faraj ». In : J.-C. MARGUERON (éd.), *Le Moyen Euphrate. Zone de contacts et d'échanges*. Actes du Colloque de Strasbourg (Strasbourg, 10-12 mars 1977), Strasbourg, 1977, fig. E n° 73. O. ROUAULT et M.G. MASETTI-ROUAULT, *L'Euphrate e il tempo*. Catalogue de l'exposition (Remini, 28 mars-août 1993), Milan, 1993, n° 429.

⁴⁰ M. TOUMA, « Quelques témoignages de la céramique sur les échanges syro-chypriotes à la période byzantine ». In : E. VILLENEUVE et P.M. WATSON (éd.), *La céramique byzantine et proto-islamique en Syrie-Jordanie (IV^e-VIII^e siècles apr. J.-C.)*. Actes du colloque (Amman, 3-5 décembre 1994), *BAH*, 159, Beyrouth, 2001, fig. 1b.

Séleucie de Piérie⁴². On n'explique pas à l'heure actuelle une telle importance d'échanges entre la mer Noire et le Levant⁴³. Le phénomène semble particulièrement accentué à Beyrouth, où cette amphore apparaît dans de fortes proportions entre le second quart et la fin du VI^e s., intervalle qui semble par ailleurs correspondre à la pleine période de production. Cependant, ce courant commercial « privilégié » semble déjà exister dès la seconde moitié du IV^e s., Libanius, dans une lettre, relate l'envoi de deux émissaires d'Antioche vers Sinope, sur un de ses navires, afin de réaliser une transaction particulièrement lucrative, le bateau partant chargé de biens à commercer en échange de productions sinopéennes⁴⁴.

De forme longiligne et de faible capacité⁴⁵, l'amphore sinopéenne tardive présente des caractéristiques typologiques assez marquées telles qu'un col tubulaire très étroit, des anses en équerre à nervure centrale, un fond creux arrondi ainsi qu'un corps couvert de cannelures adoucies. Le col et la panse portent assez fréquemment des *tituli picti* peints à l'ocre rouge dont l'interprétation reste malaisée (Fig. 10.9). La pâte, très uniforme, laisse présumer une zone restreinte de production (Sinope-Dermici et ses proches environs ?) : de couleur beige clair, sableuse. La matrice calcaire contient peu d'inclusions de dégraissant à l'exception de grains volcaniques de pyroxène.

Cependant, il est à noter à Beyrouth, l'existence d'un groupe minoritaires d'amphores qui présente des caractéristiques morphologiques identiques mais qui se distingue par une pâte très différente : rouge orangé, dure, légèrement granuleuse, contenant des cristaux de quartz et quelques grains volcaniques (Fig. 10.1). La surface, à l'origine orange, est couverte d'un engobe épais crème ou blanchâtre appliqué dans un souci de rappeler dans les moindres détails le type standard à pâte calcaire blanche. Il s'agit vraisemblablement d'imitations mais dont il n'est pas possible de dire si ce sont des productions secondaires ou de véritables copies de faussaires. Ce phénomène d'imitations est connu par ailleurs pour d'autres types d'amphores tels que les LRA 1 dont des copies ont été fabriquées en quantité limitée en Afrique du Nord et en Egypte⁴⁶.

La riche collection d'amphores protobyzantines du Musée américain de Beyrouth (AUB) comprend plusieurs amphores sinopéennes tardives à pâte calcaire qui sont actuellement en cours d'étude⁴⁷. Parmi celles-ci, deux exemplaires présentent encore des traces d'enduit de poix sur leur surface interne, indiquant le vin comme produit transporté dans ce type d'amphore.

4. Beyrouth

La deuxième catégorie spécifique aux fouilles de Beyrouth trouve en revanche une explication à son importante représentation numérique, puisqu'il s'agit de l'unique production

⁴¹ Matériel en cours d'étude pour publication. Mes plus vifs remerciements vont à Michel Maqdissi et Widad Khoury.

⁴² Plus de 70 amphores complètes ont été mises au jour à Séleucie lors des fouilles du Musée effectuées en 1975. Je remercie chaleureusement Dominique Kassab Tezgör pour m'avoir montré les photographies de ces amphores.

⁴³ D. KASSAB TEZGÖR et M. TOUMA, « Amphores exportées de mer Noire en Syrie du Nord », *Anatolia Antiqua*, IX, 2001, p. 105-115.

⁴⁴ LIBANIUS, *Epistolae*, 177-178. J. LIEBESCHUETZ, *Antioch. City and imperial Administration in the Later Roman Empire*, Oxford, 1972, p.46.

⁴⁵ La contenance des amphores sinopéennes à pâte blanche est en moyenne de 6 litres.

⁴⁶ Une amphore LRA 1B de fabrication assurément africaine est exposée dans les vitrines du Musée du Bardo à Tunis (observation personnelle). Sur la fabrication d'imitations en Egypte, voir H. GHALY, « Pottery Workshops of Saint-Jeremia (Saqqara) », *CCE*, 3, 1992, p. 168, fig. 16a-b.

⁴⁷ Je remercie Leila Badre, conservateur du Musée de l'Université américaine, pour avoir confié l'étude de ces amphores. D. PIERI, « Les amphores protobyzantines du Musée de l'Université américaine de Beyrouth », à paraître dans *Syria*.

amphorique locale⁴⁸. Présente dans les niveaux datés entre le V^e et le milieu du VII^e s., l'amphore de Beyrouth subit une évolution morphologique peu sensible, remarquable surtout dans la diminution de sa capacité au cours du temps ainsi que dans la simplification de la forme de la lèvre et du fond⁴⁹. De petite taille et de faible capacité (6 litres env.), elle présente des analogies formelles avec d'autres amphores produites dans la région et apparemment de même tradition (ex. Agora M334). Trois variantes peuvent être aujourd'hui distinguées sur la base d'observations établies à partir du matériel de Bey 002 : la variante A dont la production s'étale entre le milieu et la fin du V^e s., présente une série de lèvres assez sophistiquées nettement détachées des cols ainsi que des fonds plats annelés (Fig. 11). La variante B, attestée entre la fin du V^e et le troisième quart du VI^e s., ne se démarque que par des bords plus simples, droits, possédant un léger ressaut sous la lèvre (Fig. 12). Les derniers exemplaires de cette lignée (variante C) se caractérisent par leurs petites dimensions, leurs lèvres droites et leurs fonds creux étroits (Fig. 13). La fin de la production d'amphores à Beyrouth semble se situer vers le milieu du VII^e s. consécutivement semble-t-il à la conquête arabe⁵⁰. Ces trois variantes ont en commun une pâte très uniforme, de couleur rouge foncé contenant des inclusions de quartz, de calcite et quelques grains volcaniques. La surface, généralement de la couleur de la pâte, peut, à de rares exceptions, être grise, ceci résultant d'une cuisson réductrice⁵¹. Cette argile, très caractéristique, est identique à celle généralement rencontrée sur les céramiques communes médiévales.

Quelques rares exemplaires, appartenant à la variante A, peuvent présenter une pâte atypique, de nature kaolinique (pâte beige et surface marron clair) qui laisse présumer l'existence d'une production hors de Beyrouth. Cette pâte est par ailleurs assez fréquente au Liban, particulièrement sur les sites de l'intérieur comme à Yanoûh et el-Jôz où on la rencontre avec certaines productions médiévales datées des X^e-XII^e s. – glaçurées, cruches, jarres – et supposées être originaires du sud de la Bekaa⁵².

Les amphores protobyzantines de Beyrouth connaissent une diffusion très limitée⁵³, y compris au Liban même. Le vin, qui semble en être le contenu, devait probablement souffrir d'une mauvaise réputation, offrant peu de concurrence face à certains crus régionaux plus notoires dont les textes se font l'écho (Chios, Gaza, Scytopolis, Ascalon...)⁵⁴.

A côté des types cités précédemment, nous trouvons à Beyrouth des amphores appartenant à des catégories certes peu représentées, mais qui viennent compléter le corpus des formes habituellement attestées en Méditerranée. L'amphore LRA 3 dont l'aire de production se situe dans la vallée du Méandre (Aphrodisias de Carie) est encore présente dans les niveaux du milieu du VI^e s. mais ne semble plus être importée après cette date (Fig. 14.1-5).

⁴⁸ C. ATALLAH, *Initiation et formation aux méthodes d'analyses physico-chimiques : le cas des amphores byzantines dites de Beyrouth*. Mémoire de DEA dactylographié (sous la direction de M. Maqdissi), Université Saint-Joseph, Beyrouth, 2003, p. 39-50.

⁴⁹ P. REYNOLDS 2000, *op. cit.*, p. 390-395 (types 8.1 et 8.2).

⁵⁰ J. HAYES et A. 'ALA' EDDINE, « Bey 004. A transitional Byzantine-Umayyad pottery group », *BAAL*, 3, 1998-1999, p. 127-137.

⁵¹ Ce phénomène se constate également avec quelques exemplaires de l'époque romaine impériale.

⁵² Lots céramiques en cours d'étude. J'adresse mes plus vifs remerciements à Lina Nacouzi et Pierre-Louis Gatier, responsables des missions de Jôz et Yanouh. Sur ce point, il est à noter que les célèbres cruches produites de nos jours à Rachaïya el-Foukhar présentent des argiles kaoliniques similaires.

⁵³ C. DIEDERICHS, *Salamine de Chypre, IX. Céramiques hellénistiques, romaines et byzantines*, Paris, 1980, pl. 20 n° 207.

⁵⁴ D. PIERI, « Marchands orientaux dans l'économie occidentale de l'Antiquité tardive ». In : *Vivre, produire et échanger : reflets méditerranéens. Mélanges offerts à Bernard Liou*, Montagnac, 2002, p. 42-46 (*Archéologie et Histoire Romaine*, 8).

A noter également la présence de l'amphore LRA 2, originaire d'Argolide, facilement reconnaissable à son décor ondé profondément incisé (Fig. 14.6-7), de même que les amphores égyptiennes LRA 7 et tronconiques produites dans la moyenne vallée du Nil (Fig. 14.17), et l'amphore de Samos (Agora M273 et *cistern type*) qui se décline dans sa variante la plus récente (Fig. 14.11-12).

Enfin, il existe à Beyrouth des amphores atypiques, jusqu'à présent non classées, et qui trouvent encore peu de parallèles en Méditerranée (Fig. 15). Il s'agit essentiellement d'une amphore typique de la transition entre les périodes protobyzantine et omeyyade, vraisemblablement originaire du nord de la Syrie comme en témoignent les attestations nombreuses et concentrées dans cette région (Dibsi Faraj, Résafé, Halabiyya, Déhès, Qalat Seman, Sergilla et Qalat Kalota)⁵⁵.

CONCLUSION

Au vu de la carte des zones de production des amphores protobyzantines retrouvées à Beyrouth, on remarque quasiment l'ensemble des productions principales de Méditerranée orientale. (Fig. 16). En effet tous les grands types d'amphores sont présents, en quantité variable selon les types et les siècles. A l'intérieur de ces zones productrices on peut très clairement distinguer trois régions, qui ont fourni Beyrouth de façon privilégiée : Chypre, la Palestine et la mer Noire. A côté de ces relations particulièrement solides, Beyrouth entretient également des rapports avec la mer Egée, l'Asie mineure, l'Egypte et la Cilicie.

Si Beyrouth reçoit des marchandises de l'ensemble des régions productrices orientales il existe néanmoins une ouverture particulière de la ville sur les marchés du sud notamment par des relations très étroites avec les zones de production situées entre Jourdain et Méditerranée, voire même jusqu'au Néguev.

En conséquent, on peut aisément affirmer, grâce à l'existence de ces liens commerciaux forts, que Beyrouth est, à l'époque protobyzantine, un port important, inséré dans le réseau des grandes villes portuaires méditerranéennes.

La diversité des types d'amphores, leur provenances variées ainsi que leur présence marquée, parfois même jusqu'au milieu du VII^e s. tendrait à montrer que le fameux tremblement de terre de 551 n'a pas eu les conséquences supposées sur la vitalité commerciale de la ville de Beyrouth. En effet on ne retrouve à aucun moment un infléchissement du volume des échanges au travers des amphores. En revanche il existe un très net affaiblissement du volume des échanges dès lors qu'intervient le changement politique que constitue la conquête arabe de la région. L'origine des productions se rétrécit également, les zones qui continuent à connaître une production avec une organisation de type byzantin se limitent à l'Egypte et à la Transjordanie.

⁵⁵ HARPER, *op. cit.*, fig. E n° 70-71. M. MACKENSEN, « Amphoren und Krüge ». In : *Resafa I, Eine befestigte spätantike Anlage vor den Stadtmauern von Resafa : Ausgrabungen und spätantike Kleinfunde eines Surveys im Umland von Resafa-Sergiupolis*. Mayence, 1984, pl. 28 n° 1. D. ORSSAUD, « La céramique ». In : J. LAUFFRAY, *Halabiyya-Zenobia II*, BAH, 138, 1991, fig. 123 n° 35. D. ORSSAUD, « Le passage de la céramique byzantine à la céramique islamique. Quelques hypothèses à partir du mobilier trouvé à Déhès ». In : *La Syrie de Byzance à l'Islam, VII^e-VIII^e siècles*. Actes du Colloque international (Lyon-Paris, 11-15 septembre 1990). Damas, 1992, fig. B2 n° 14.

Ces remarques préliminaires, qui devront être confirmées par l'aboutissement de l'étude notamment dans son aspect quantitatif, montrent que les amphores de l'Antiquité tardive retrouvées sur le chantier Bey 002 apportent sans aucun doute des éléments de réponse aux questions que nous nous étions préalablement posées. Beyrouth est à l'époque protobyzantine un port florissant, ouvert sur le grand commerce méditerranéen, qui ne souffre pas outre mesure des catastrophes naturelles qu'il subit mais qui, en revanche pâtit des bouleversements de l'organisation politico-religieuse issus de la conquête arabe. La ville change alors complètement de physionomie et ne connaîtra de renouveau commercial qu'à partir du XII^e siècle. L'activité du port de Beyrouth ne semble alors trouver de justification que dans l'existence d'un système de relations commerciales impliquant l'Orient et l'Occident.